

Une femme de cœur dans l'enfer intérieur des «gueules cassées»

On les appelait les «gueules cassées». Certes, ces soldats étaient revenus vivants des tranchées de 14-18. Mais à quel prix! Après avoir subi les amputations et, souvent, la cécité, ils devaient encore affronter le pire: un visage rendu monstrueux. Le pire, parce qu'aveugles et mutilés, ils pouvaient être reconnus par leurs femmes, leurs enfants. Ils restaient eux-mêmes dans leur pleine identité. Mais lorsque le feu de la guerre avait transformé leur face en un Verdun de chair, ils devenaient objets de répulsion, même pour les plus intimes d'entre leurs proches.

Poussée par une générosité active et un idéalisme sans faille, une jeune femme s'est engagée durant le premier conflit mondial dans un hôpital militaire pour aider ces «gueules cassées» à cheminer, malgré tout, sur les champs de ruines de leurs visages. Alors que la Seconde Grande Boucherie mondiale se profile, elle relate son expérience et fait revivre ces «Hommes sans visage» dans un livre ainsi intitulé qui paraîtra en 1942 à Genève sous son pseudonyme, Henriette Rémi. Cet ouvrage connaît un succès d'estime auprès de la critique, mais sa diffusion restera limitée, l'occupation de la France par les nazis ayant rendu la Suisse romande encore plus étroite qu'elle ne l'est.

Les Editions Slatkine viennent de rééditer «Hommes sans visage», en y ajoutant une postface qui éclaire l'auteur et son témoignage d'un jour tout à fait nouveau. Ce remarquable travail de recherche est dû à l'historien genevois Stéphane Garcia (41 ans). Henriette Rémi prend soin de ne pas donner trop de détails précis sur son identité et sur les lieux qu'elle a fréquentés. Toutefois, le lecteur est rapidement persuadé qu'il s'agit d'une jeune Française et que les scènes qu'elle décrit se déroulent quelque part dans l'Hexagone.

Mais la postface de Stéphane Garcia bouleverse cette apparence. En fait, Henriette Rémi est une Suisse, originaire de Neuchâtel, que les aléas de l'existence ont conduite en Allemagne, puis à Genève. Le dispensaire où elle a travaillé se situe outre-Rhin et non outre-Jura. Et les «gueules cassées» que l'on croyait françaises portaient l'uniforme du Kaiser. Dans la Suisse romande de 1942, afin de rendre le public sensible aux horreurs de la guerre, mieux valait placer son action en France plutôt qu'en Allemagne devenue nazie. C'est l'une des leçons de ce livre étonnant et poignant: les douleurs n'ont ni drapage ni frontière.

La Cité vous en offre les bonnes feuilles qui ne peuvent donner qu'un aperçu de sa puissance. Car «Hommes sans visage» démontre aussi la force de l'écrit par rapport aux images. La vision des faces torturées suscite une répulsion qu'il est malaisé de contenir. L'écriture, elle, va au-delà en rendant à ces hommes leur visage dans toute son humanité.

Jean-Noël Cuénod

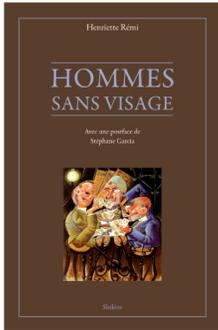
Les passages en italique ont été rédigés par la rédaction.

CET ARTICLE EST LE TROISIÈME VOLET DE NOTRE SÉRIE SUR «LA GRANDE GUERRE ET LA NAISSANCE DU XX^e SIÈCLE»

PRÉCÉDEMMENT:

L'AVÈNEMENT D'UNE NOUVELLE SUISSE AU MILIEU DU CYCLONE DE LA GRANDE GUERRE FÉVRIER 2014

LA MÉMOIRE DE 14-18 A FAIT SA «GRANDE COLLECTE» À HAUTEUR D'HOMME MARS 2014



Henriette Rémi, *Hommes sans visage* - Postface historique de Stéphane Garcia, Éditions Slatkine. La couverture reproduit l'œuvre d'Otto Dix, «Die Skatspieler».

Henriette, la narratrice, décrit son premier choc à la vue d'un soldat que la guerre a rendu aveugle, estropié et défiguré. Elle s'apprête à monter dans un train en compagnie d'un ami d'enfance mobilisé comme capitaine.

Àu premier instant, je n'ose presque pas regarder le blessé. Il m'inspire une horreur et une pitié si intenses que je crains qu'il ne lise ces sentiments dans mon regard. Mais je me rends compte bientôt qu'il est aveugle, – et mes yeux ne peuvent plus se détacher de lui; – et plus je le regarde, plus mon cœur saigne, plus je me sens envahie par un sentiment indicible de compassion, de honte, d'amour, de terreur et d'impuissance. Il n'a qu'une jambe; son bras droit est enveloppé dans un épais pansement. Sa bouche est complètement tordue par une grosse cicatrice qui descend jusqu'au bas du menton. Du nez il ne reste que deux énormes narines, deux trous noirs qui semblent capter votre regard, le fixer, le retenir, afin que vous sentiez bien, jusqu'aux tréfonds de votre conscience, ce que cet homme a donné pour... pourquoi?...

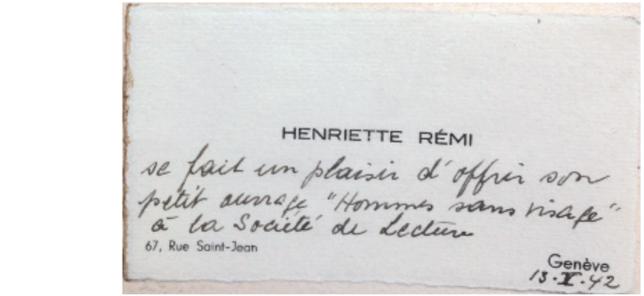
Il ne lui reste que ses yeux, couverts d'un voile, mais qui pourtant semblent encore vous voir, qui ont quelque chose de doux, presque de suppliant, des yeux bleus d'enfant qui ne connaît pas le mal.

Nous causons. Il est tout jeune. Il a eu de la malchance: il a été «touché» tout de suite. (...) Mais ce n'est plus de «là-bas» qu'il parle. Tout cela, c'est oublié. Non, ce qui le préoccupe, ce qui le possède tout entier, c'est la perspective de ce que lui l'attend dans une heure: il va rentrer à la maison, il va retrouver sa mère et sa sœur. (...)

– Croyez-vous qu'elles me reconnaîtront? (...) Le train stoppe. Nous descendons. Tant bien que mal l'infirmier se tient debout sur le quai, dans sa nuit, appuyé de son bras valide sur une béquille, soutenu de l'autre côté par l'infirmier. Nous offrons notre aide.

– Non, merci. Du reste, il vaut mieux que nous attendions ici, dit l'infirmier. Elles nous trouveront plus sûrement.

Nous n'insistons pas. Mon cœur bat à se rompre, j'ai peur d'assister à ce «revoir». Je fais quelques pas. Subitement, il me semble qu'une force invisible me cloue sur place. Une jeune fille, fraîche, jolie, s'approche rapidement; son regard cherche dans la foule; on la sent sous l'empire d'une attente joyeuse. Tout à coup, son visage pâlit, une expression de terreur le crispe; ses yeux s'agrandissent d'effroi,



ses mains s'étendent en avant comme pour repousser une vision d'horreur, ses lèvres murmurent: – Mon Dieu... c'est lui!

Un peu plus loin, une femme en noir, un peu courbée, s'avance doucement, scrutant la foule avec cette même expression d'attente heureuse. Et dans un instant, ces pauvres yeux fatigués vont s'emplier du même effroi, ces pauvres mains usées vont repousser l'image terrifiante, et de ce cœur de mère va s'échapper ce même cri étouffé: – Mon Dieu... c'est lui! (...)

Peu après, Henriette reçoit une lettre de sa tante Marie qui l'incite à devenir aide bénévole dans un hôpital militaire qui tente de réparer les blessés de la face. Cette expérience nourrit son livre qui décrit ses vies fracassées. Parmi elles, celle du soldat Lazé.

Sœur Henriette, vous ne pouvez pas vous imaginer combien je suis heureux! C'est Lazé qui parle.

– Ma femme et mon petit garçon vont venir me voir aujourd'hui. Je ne peux presque plus attendre... Vous verrez comme il est beau, mon gamin! Il a un peu plus de trois ans. Comme il doit avoir grand!

– Avec un peu d'amertume dans la voix: Si seulement je pouvais le voir... (Lazé est aveugle.) Tant pis, je pourrai le tenir dans mes bras – il fait le geste symbolique – je pourrai le serrer contre moi, comme ça, l'embrasser...

– Ce mot le remue.

– Non, il vaudra mieux que je ne l'embrasse pas. Ma bouche n'est plus faite pour cela. Qu'en pensez-vous, sœur Henriette?

– Je fais comme si je n'avais pas entendu. Sa bouche! Cette déformation immense, violette, gonflée par places, ne fermant pas à d'autres, laissant voir une mâchoire sans dents, non, cette bouche – si on veut encore lui donner ce nom – cette bouche-là ne peut plus embrasser. – Sœur Henriette, répondez-moi!

Son ton est impératif. Que lui dire? – Vous feriez peut-être mieux, en effet... au commencement; plus tard, quand petit Gérard se sera de nouveau habitué à vous... car vous savez, les enfants, lorsqu'ils n'ont pas vu quelqu'un pendant quelque temps – et même si c'est leur papa ou leur maman – il faut qu'ils refassent connaissance. Faut y aller doucement...

– À ma dernière permission, avant ma blessure, il a tout de suite couru à moi. Il était gai, il était content, il riait, il empoignait mon casque, il me tirait la barbe. C'est que j'avais une barbe alors, vous savez? Mais elle ne veut plus pousser maintenant...

Je sais qu'il la regrette beaucoup, sa belle barbe brune.

– Ah! sœur Henriette, vous n'avez pas d'enfant, vous ne pouvez savoir ce que c'est: tenir ainsi son fils dans ses bras... c'est plus beau que le Paradis! Même si on ne peut plus le voir, même si on ne doit plus l'embrasser – le tenir comme ça, sur son cœur, – sentir sa douce chaleur, entendre sa petite voix, son rire argentin, l'avoir ainsi à soi, tout à soi...

– Sœur Henriette, un instant, je vous prie. Et vous, Lazé, passez dans la petite chambre. C'est sœur Berthe.

Lazé saute de sa chaise. Avec son habileté coutumière, il atteint la porte en trois bonds.

– Hourrah! crie-t-il en la fermant derrière lui. Je rejoins sœur Berthe.

– Il est si impatient, dit-elle, et nous manquons d'aide aujourd'hui. Elle a l'air assez crâne, la petite femme. Aussi, je crois que je vais la faire passer directement, sans le préambule ordinaire. Mais il y a l'enfant. Il vaut mieux que les parents soient seuls d'abord. Pouvez-vous vous occuper du petit un moment?

(...) Nous allons au jardin; nous courrons, nous jouons. Subitement, il s'arrête, se pose bien droit devant moi, lève son petit doigt et dit: – Gérard voir papa, Gérard content.

La petite maman l'a bien préparé. Nous reprenons notre jeu. Tout à coup, Gérard se sauve en riant; il va se jeter dans les jambes d'un infirmier qui s'approche, et crie:

– Papa! Papa!

L'infirmier prend l'enfant dans ses bras et le regarde avec compassion.

– Non, ce n'est pas papa, tu le verras une autre fois, papa. Il repose l'enfant à terre. Celui-ci a l'air déconcerté; il est prêt à pleurer.

– Tiens, regarde les jolies fleurs, dit l'infirmier, et il cueille sur la pelouse une ou deux pâquerettes qu'il donne au petit. Gérard remercie de son gentil sourire, mais une ombre reste sur son doux visage.

L'infirmier se tourne de mon côté: – Le major ne veut pas qu'on conduise l'enfant à son père. Le règlement interdit qu'on amène

Mais lui n'entend rien, et dans un élan d'allégresse, il saisit l'enfant, et le tient en l'air, à bras tendus, sans doute pour lui montrer qu'on joue comme autrefois, et qu'on est bons amis.

Un cri perçant! Gérard agite ses bras, ses jambes. Son père, déconcerté, le pose à terre. Et Gérard s'enfuit, plus vite encore qu'il n'est venu, en criant d'une voix terrifiée:

– Pas papa! Pas papa!

Lazé est atterré, anéanti. Sa femme gronde doucement:

– Tu es allé trop vite! Il fallait prendre quelques précautions. A l'autre bout du petit jardin, la voix de Gérard continue à crier:

– Pas papa... pas papa!

Je m'approche lentement, mais Gérard ne veut pas me voir non plus. Son petit corps est secoué de spasmes convulsifs. Il vaut mieux le



ici des enfants. (...) – Pauvre Lazé, lui qui se réjouissait tant de «revoir» son enfant! – Ils ont fait un arrangement. Dans quelques jours, Lazé pourra aller passer une journée à la maison. Ce n'est pas très loin d'ici, environ deux heures de chemin de fer.

Henriette est chargée d'accompagner Lazé à son domicile. Ils ont pris place dans le train. À côté d'eux, une petite voix claire se fait entendre:

– Maman, qu'est-ce qu'il a ce monsieur? demande le gamin.

Par pudeur instinctive, il a tâché de contenir sa voix, mais dans le silence oppressé du wagon, celle-ci a résonné, claire et limpide comme une source de montagne.

Alors, Lazé se dresse. Il se tourne du côté où son oreille situe l'enfant, et d'une voix que je ne lui connais pas, d'une voix qui semble sortir de profondeurs infinies, d'une voix qui frappe d'autant plus après celle de l'enfant: – Regarde-moi bien, mon petiot, regarde-moi bien. Et ne m'oublie jamais. Ça, c'est la guerre – la guerre, c'est ça, et rien que ça! Et tout ce qu'on te dira d'autre pour te faire marcher: mensonge, tromperie. Souviens-t'en toujours, toujours! (...)

Henriette et Lazé sont parvenus au domicile familial où l'attendent son épouse et son fils.

Nous approchons. Je sens trembler son bras sur le mien. Nous ouvrons la porte du jardin. La jeune femme accourt:

– Gérard, Gérard, viens vite, c'est papa! Gérard, accroupi, joue dans le sable. Il se dresse sur ses petites jambes, il accourt en criant: – Papa, papa!

Lazé est palpitant. Il se penche, ses mains tâtonnent: – Gérard, mon fils!

– Doucement, Lazé, doucement.

laisser à sa mère. Du reste, dès qu'elle est là, il se cramponne à elle, il cache sa tête sur son épaule, ou dans ses jupes. Lazé est comme figé sur place. Tout à coup, il saisit sa tête dans ses mains:

– Imbécile, imbécile! Mais aussi – est-ce que je pouvais savoir que je suis si horrible! On aurait dû me dire... on aurait dû me dire...

Henriette évoque le drame vécu par un violoniste.

Quand Arago arriva à l'hôpital, on fut embarrassé. Dans quelle section le mettre? Il avait des lésions internes, une mauvaise fracture du poignet, le nez arraché. On décida cependant que cette dernière blessure nécessitait absolument un spécialiste et que celui-ci aurait bien faire aussi le reste.

Arago fut pour nous un élément de joie. Il était plein d'espoir et chantonnait toute la journée. Par moments, toutefois, il paraissait soucieux: son poignet reprendrait-il la souplesse nécessaire à l'art du violoniste? Mais, dans un hôpital de campagne, un médecin – soit optimisme, soit opportunisme – avait assuré à Arago que son poignet se remettrait complètement. Promesse qu'Arago sentait bien être un peu téméraire, mais il l'imaginait toujours se rattachait pourtant avec une touchante ténacité. Il y avait bien une violoniste. «Je ne pourrai plus me présenter enpublic?» interrogeait-il parfois. Nos réponses hésitantes ne lui laissaient guère de doute, mais il imaginait toujours une solution: «On arrivera bien à me maquiller assez» – ou bien: «Je porterai un masque» – ou encore: «Je jouerai derrière un paravent.»

–Car voyez-vous, dit-il un jour, la musique, c'est toute ma vie.

– Toute ta vie? hasarde Dargan, sur un ton de naïve surprise.

– Oui, mon vieux, toute ma vie!

Et Arago se penche vers Dargan; les deux

faces ravagées sont tout près l'une de l'autre. Celle d'Arago se contracte; il voudrait que son compagnon le comprît, un peu au moins.

– La musique, mon vieux, ça nous transporte ailleurs, ça nous fait oublier le pauvre animal humain que nous sommes...

– Ça nous fait oublier nos gueules? – Oui, ça nous fait oublier même nos gueules...

– Son accent est tel que Dargan se tait, impressionné.

Arago recule légèrement. Son regard semble se perdre dans des profondeurs à lui seul accessibles. Dans le grand silence qu'aucun de nous n'ose troubler, Arago murmure, comme se parlant à lui-même:

– Et pouvoir donner un peu de cela aux autres, ça, c'est la seule chose qui compte dans ma vie!

Puis brusquement, se levant:

Ce chapitre évoque la rencontre d'un soldat défiguré avec son père

Robert, votre père est là! Robert a un tressaillement.

– Mon père! Pourquoi n'a-t-il pas avisé qu'il viendrait?

(...) Il n'est pas resté longtemps, le père – les pères ne restent jamais longtemps. Des éclats de voix, auxquels nous ne sommes pas accoutumés, résonnent dans la petite chambre.

Je suis inquiète. Dès que j'entends la porte se refermer, je vais au corridor. Rouge, excité, agitant les bras, le père de Robert discourt avec un jeune major.

– Le reprendre à la maison? Mais qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

– Il est pourtant un des plus favorisés, réplique le major. Il a ses yeux, ses mains, ses jambes, il peut travailler.

– Travailler! Travailler!... Nous sommes coiffeurs, et nous n'avons que la fine clientèle, nous. Croyez-vous que les messieurs chics et les belles élégantes voudront se laisser toucher par ça? Bien trop difficiles, ces gens-là! C'est des parfums et des compliments qu'il leur faut. Une gueule cassée, ha-ha-ha, ça leur rappellerait trop de choses auxquelles ils n'aiment pas penser.

Il passe la main sur ses cheveux pommadés, et péniblement:

– Il est foutu, foutu, mieux vaudrait être mort!

L'impossible baiser à la jeune épouse...

(...) La plupart des blessés sont au jardin. Dans la grande salle, les fenêtres sont ouvertes, cela sent presque bon. Seul, Max est couché sur son lit à roulettes, qu'on a poussé près de la fenêtre. La blessure de son unique jambe s'est rouverte. C'est mauvais signe. Il risque bien d'avoir la chance de ne plus vivre longtemps. Mais aujourd'hui il est heureux. Sa femme doit venir.

– Elle est si bonne, si douce, ma petite femme! C'est dommage, j'aurais aimé être debout pour la recevoir. On aurait fait un petit tour de jardin ensemble. Mais cette ombre est bien fugitive. Ses yeux qui ne voient plus, mais qui semblent vivre encore, ses yeux qui ont quelque chose de suppliant, ses yeux qui vous poursuivent, ont aujourd'hui comme une lumière.

– Elle m'embrassera, elle m'embrassera, et tout le reste sera oublié.

Ce baiser, je l'attends depuis des mois...

Et elle est venue, la bonne, la douce petite femme. Mais devant ce front sillonné de cicatrices, devant cette absence de nez, devant cette face ravagée, elle s'effondre. Lui, de ses mains maladroites, la cherche. Et les yeux suppliants se tournent vers elle, et les lèvres gonflées se tendent:

– Embrasse-moi, embrasse-moi!

Mais elle, affolée, se dégage et se sauve: –Je ne peux pas... je ne peux pas!

Alors Alex a compris. Ce baiser rédempteur, il ne l'aura jamais.

Il a saisi soudain toute l'horreur de... de quoi? De sa vie? Il n'en a pas; elle s'écoule par cette blessure qui suinte, elle le fuit avec cette femme qui ne peut plus l'embrasser. Et pourtant, il a fallu continuer à traîner quelque chose qu'il appelle encore: la vie. Il a fallu feindre. Il a fallu avoir l'air content qu'elle veuille bien revenir, content de pouvoir tenir dans la sienne cette petite main, content que, quelquefois, celle-ci se pose sur le front enflévré.

– Vous êtes... violoniste? demande lentement le chirurgien, comme pour gagner du temps et trouver un biais pour tranquilliser le malade.

– Bien sûr! et mon violon, c'est ma vie, c'est ma vie... crie le blessé. Tuez-moi plutôt... tuez-moi tout de suite! implore-t-il.

Devant cette immense angoisse, le chef, qui paraît si insensible d'habitude, baisse les yeux et se tait.

Puis il relève la tête; le regard du chirurgien plonge dans celui de l'artiste. Dialogue muet entre les deux hommes. Que peuvent-ils se dire? Le chef se retire en silence. Le blessé ferme les yeux. Ses lèvres blanches laissent passer un gémissement à peine perceptible: «Mon violon, mon violon...» (...)

LÉGENDES DES PHOTOS

PAGE DE GAUCHE, EN HAUT: DEDICACE DE L'AUTEUR DE HOMMES SANS VISAGE, HENRIETTE RÉMI, À LA SOCIÉTÉ DE LECTURE DE LA GRAND'RUE À GENÈVE, EN MAI 1942.

PAGE DE GAUCHE, EN BAS: HENRIETTE RÉMI, AU CENTRE, AVEC DEUX «GENOSINIENS».

CI-DESSUS: HENRIETTE RÉMI, À DROITE, AVEC D'AUTRES «GENOSINIENS» ET «GENOSINIENS».

© ARCHIVES DE LA SOCIAL-DÉMOCRATIQUE ALLEMANDE, BONN.